

L'OMBRE DU PATRIARCHE

Le combat d'un père contre l'emprise et le silence

—

CHAPITRE 1

L'homme derrière le dossier

Avant d'être l'ombre que l'on tente d'effacer, avant d'être le nom au bas de quatorze plaintes, j'étais — et je reste — un homme simple. J'ai grandi au sein d'une famille où les valeurs de travail et de solidarité n'étaient pas des concepts, mais une réalité quotidienne. Chez mes parents, j'ai appris que la dignité ne s'achète pas, elle se gagne par le respect que l'on porte aux autres.

Je ne prétends pas être un homme parfait. Comme tout le monde, j'ai mes failles, mes doutes et mon caractère. Il m'arrive d'avoir mes moments d'impulsivité ou d'entêtement, car je suis entier. Mais il y a une ligne que je n'ai jamais franchie : celle du respect d'autrui. Dans mon quotidien, je suis quelqu'un de très carré, voire maniaque. J'aime que les choses soient à leur place et que mon environnement soit impeccable ; je n'ai jamais eu peur de faire le ménage ou de m'occuper des tâches domestiques. Pour moi, prendre soin de son foyer, c'est aussi prendre soin des siens.

C'est avec cette droiture et ce sens de l'ordre que j'ai abordé ma vie d'adulte. J'ai toujours mis un point d'honneur à être quelqu'un sur qui l'on peut compter.

Quand j'ai rencontré celle qui allait devenir la mère de mes enfants, j'ai voulu être le pilier qui lui manquait, celui sur qui elle pourrait enfin se reposer. Mon but était de lui offrir la sécurité d'un foyer stable, un rempart moral et protecteur qui lui permettrait de s'extraire d'une emprise étouffante. Je m'engageais totalement pour qu'elle ne manque de rien, car

pour moi, prendre soin des siens est la plus haute forme de dévouement. Je pensais sincèrement que cet amour et cette loyauté suffiraient à protéger notre foyer. Je ne savais pas encore que dans certaines familles, la bonté est perçue comme une faiblesse. Je ne pouvais pas imaginer que mon caractère, pourtant ancré dans le respect, serait un jour déformé pour servir les rouages d'une machine de guerre judiciaire.

CHAPITRE 2

Le rendez-vous du destin

Le monde s'arrêtait. Ce jour-là, les rues se vidaient sous l'annonce du confinement. Le COVID-19 n'était plus une rumeur lointaine, mais un mur qui se dressait devant nos vies sociales. Mes projets de sortie annulés, je me suis retrouvé face à l'écran bleu de mon téléphone, cherchant un lien avec l'extérieur.

Et puis, son visage est apparu sur Facebook.

Ce n'était pas juste une photo. C'était une intuition viscérale que cette femme allait changer ma vie. Je suis resté de longues minutes à fixer son profil, le doigt suspendu au-dessus du bouton « Envoyer un message ». L'hésitation me paralysait. J'ai appelé ma cousine, le cœur battant :

— J'ai trouvé quelqu'un. Je ressens quelque chose de fort, mais je n'ose pas...

— C'est peut-être le destin, m'a-t-elle répondu. Fonce.

J'ai écrit. Le premier contact fut un mur de glace. Elle était froide, distante, comme quelqu'un qui a appris à ne laisser personne approcher de trop près. Mais derrière la glace, il y avait un cri d'alarme. Dès le deuxième jour, elle me lançait un avertissement qui aurait dû me faire reculer : « Fais attention à mon père. »

Pourtant, dès le troisième jour, elle me parlait de mariage. Un tourbillon d'émotions contradictoires, entre la peur et l'urgence de vivre. Je n'ai pas fui. J'ai persisté. Pendant des semaines, des mois, nous avons vécu dans les marges, nous voyant en cachette comme des adolescents en sursis.

Je l'ai aimée sincèrement et profondément dès le premier regard.

À cette période, le confinement n'avait pas encore totalement figé le monde professionnel ; nos activités respectives nous laissaient encore une relative liberté de mouvement avant le verrouillage complet. Nous profitions de ces derniers interstices pour nous rejoindre.

La présence étouffante de son père grandissait à mesure que nos sentiments s'approfondissaient. Il était partout. Il avait même pris un congé maladie, non pas parce qu'il souffrait, mais pour une mission plus sombre : la surveiller, minute après minute.

À ce moment-là, je ne connaissais encore cette maison qu'à travers ce qu'elle me racontait. Avant d'y entrer réellement, notre relation s'est construite dans la clandestinité, entre quelques minutes volées et la peur constante d'être découverts.

CHAPITRE 3

La résistance clandestine

S'aimer sous l'ombre de son père, c'était apprendre l'art de la guerre et de la dissimulation. Chaque minute passée ensemble était une victoire volée à une surveillance constante, une surveillance qui ne laissait aucune place au hasard. Nous ne vivions pas une romance classique ; nous vivions une mission d'infiltration permanente.

Mon papa possédait un garage à quelques rues de son lieu de travail. Ce n'était pas un garage de mécanique ouvert au public, mais un espace privé, un refuge loin des regards indiscrets. Cet endroit est devenu notre quartier général secret. Pendant ses pauses, elle s'échappait, le cœur battant, pour me rejoindre dans le calme de ce garage. Nous n'avions que quelques minutes, mais là-dedans, les murs ne nous jugeaient pas. Nous étions enfin nous-mêmes, à l'abri des caméras et de la pression familiale. C'était drôle et absurde à la fois : nous étions deux adultes, mais nous nous cachions comme des adolescents dans une planque.

Mais le moment le plus surréaliste, celui qui montrait jusqu'où allait la paranoïa du clan, c'était le rituel du bus.

Son père ne lui faisait pas confiance. Elle devait marcher de son domicile jusqu'à l'arrêt de bus, mais elle était sous contrôle vidéo. Pour rassurer le « sommet » de la famille, elle devait littéralement montrer à l'écran qu'elle montait bien dans le bus pour aller travailler. C'était une mise en scène quotidienne, une preuve de vie et d'obéissance envoyée en temps réel. Une télé réalité forcée où le prix de la liberté était le mensonge.

Il nous fallait une organisation millimétrée. Je l'attendais, garé deux ou trois rues plus loin, hors du champ de vision des objectifs. Elle arrivait à l'arrêt, faisait ses preuves devant l'objectif, faisait mine de monter dans le bus... puis, dès que le bus redémarrait et qu'elle jugeait que la surveillance s'était relâchée, elle s'élançait vers ma voiture.

Elle montait en riant, essoufflée par l'adrénaline et le stress de s'être fait « pincer ». Je l'emmenais alors jusqu'à son travail, savourant ces quelques kilomètres de liberté. Sur le moment, ce jeu nous amusait. On se sentait plus malins que le système. On ne voyait pas encore que ce « jeu » était en réalité une fuite permanente devant une tyrannie technologique. Nous ne faisons pas que nous cacher ; nous étions déjà des fugitifs dans notre propre vie, cherchant désespérément un oxygène que sa famille nous refusait.

Cette clandestinité ne pouvait pourtant pas durer éternellement. Un jour, son père a fini par me laisser entrer chez lui. Le passage du dehors au dedans allait tout changer.